



**HAL**  
open science

## Parentés choisies et emploi domestique à Bogotá

Félicie Drouilleau

► **To cite this version:**

Félicie Drouilleau. Parentés choisies et emploi domestique à Bogotá. Françoise Lestage, María-Eugenia Olavarria. Adoptions, dons et abandons au Mexique et en Colombie, L'Harmattan, pp.85-106, 2014, 978-2-343-05147-5. halshs-02489032

**HAL Id: halshs-02489032**

**<https://shs.hal.science/halshs-02489032>**

Submitted on 1 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Parentés choisies et emploi domestique à Bogotá

### Félicie Drouilleau

Doctorante en Anthropologie

École des Hautes Études en Sciences Sociales

Laboratoire LISST-CAS

En Colombie comme dans de nombreux pays d'Amérique Latine, le service domestique a, durant la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, concerné presque exclusivement des femmes ou des jeunes filles seules, migrant des campagnes vers les villes, à la recherche d'un moyen de subsistance ou d'une plus grande liberté. Elles quittaient très jeunes leurs familles – souvent des petits paysans –, pour aller vivre, en tant qu'*interna*, dans le foyer de leurs patrons (León, 1987; Alzate Echeverry *et al.*, 1986; Garcia Castro *et al.*, 1981; Quintero, 1981). Séparées de leur milieu social d'origine, des liens se sont parfois noués avec la famille employeuse. Souvent teintés de rapports de pouvoir, les relations de *padrinazgo* scellaient un contrat d'honneur et de loyauté avec les parrains-patrons. Lorsqu'il était établi avant la migration, par le rite du baptême par exemple, le parrainage impliquait une « route » toute tracée pour les bouches à nourrir des familles paysannes les plus démunies<sup>1</sup>. Tandis que durant l'exercice du travail, devenir le filleul de ses patrons pouvait signifier un rapprochement affectif souhaité et agréable. S'engager dans des liens de parenté rituelle avec ses employeurs peut, en effet, atténuer le sentiment de solitude

---

<sup>1</sup> Jimena a ainsi été envoyée chez ses parrains de baptême alors qu'elle n'avait que trois ans. D'une classe sociale un peu plus aisée, ses parrains étaient chargés de l'élever et lui donner accès à l'éducation, en échange du travail domestique de Jimena. Ce « don » d'enfant par le biais du service domestique, se rapproche du phénomène de placement des enfants identifié dans les études historiques sur les régions rurales du Brésil – études qui sont rapportées par Claudia Fonseca (1985). Cet auteur note ainsi « la pratique qu'avait l'agriculteur pauvre d'envoyer ses enfants, à partir de l'âge de six ou sept ans, dans une famille plus aisée ». (Fonseca, 1985: 997). L'enfant était dit *filho de criação*, « fils d'élevage », mais il était bien plutôt traité comme un domestique.

lorsque l'on vit éloigné de ses propres parents. Le parrainage est alors institué à l'occasion de la communion ou par des rituels non reconnus par l'institution ecclésiastique comme la présentation devant le Christ de l'église de Monserrate, pèlerinage très populaire de la capitale colombienne. Toutefois, ces parentés choisies ne sont pas la règle dans les rapports entre employeurs et employée à Bogotá. Il existe bien plus souvent des échanges ambigus où la domestique est dite être « comme ma fille », « comme de la famille » mais où pourtant les limites sont bien nettes entre ceux qui servent et ceux qui sont servis. Amplement documentées dans la littérature en anthropologie et en sociologie sur la domesticité partout dans le monde, l'« analogie familiale » (Romero, 1992), la « métaphore familiale » (Young, 1987) ou encore la « fiction familiale » (Bernardo, citée par Weber, 2005) ont fait l'objet de maintes élaborations théoriques. Paternalisme entraînant le dévouement des employées en échange de la protection du patron (Young, 1987), « maternalisme » où les relations entre employée et patronne priment (Rollins, 1990), ou bien simple volonté d'être traitée comme une égale (Vidal, 2007), le statut de ces échanges affectifs est encore discuté.

Toutefois, la place des enfants de domestiques dans la *pseudo-appartenance familiale* a rarement été questionnée. Dans les années 1980, les travaux précurseurs sur le service domestique en Amérique Latine (Chaney et Garcia Castro, 1993 [1989]) ont évoqué la difficile cohabitation entre le statut de mère et celui de bonne *interna*. Iris Duarte (1993 [1989]) a ainsi montré que les travailleuses à demeure de République Dominicaine ont un taux de fécondité moindre. Selon elle, « les conditions de travail des employées domestiques sont incompatibles avec la grossesse et l'éducation des enfants »<sup>2</sup> (1993 [1989]: 191). De cette manière, ces femmes,

---

<sup>2</sup> « Las condiciones de trabajo de las trabajadoras del hogar son incompatibles con el embarazo y la socialización

lorsqu'elles tombent enceintes, arrêtent de travailler pendant un temps, puis confient leur progéniture à des membres de leur famille, souvent les grands-parents. La distance géographique s'ajoute à l'éloignement affectif puisque, très souvent, mère et enfants ne vivent pas dans la même ville. Cependant, en Colombie, l'emploi domestique *por días* remplace peu à peu la modalité *interna* (León, 1993 [1989]; Cárdenas et Harker, 2006). Au cours de notre enquête, nous avons rencontré un certain nombre de femmes, âgées d'une cinquantaine d'années, qui ont commencé à travailler à demeure, puis se sont installées avec le père de leurs enfants. Elles ont parfois abandonné l'emploi domestique et y ont de nouveau recouru, *por días*, en cas d'abandon du compagnon ou de difficultés financières. Dans certains cas, les enfants les accompagnaient au domicile des employeurs, pour aider leur mère dans son travail ou simplement car elles n'avaient pas trouvé de solution de garde. Par ailleurs, notre étude a montré que, en Colombie tout au moins, certaines employées *internas* peuvent avoir des enfants en bas âge, avec elles, chez leurs employeurs (c'est le cas de neuf femmes sur une quarantaine d'interviewées<sup>3</sup>). Il s'agit de personnes qui sont arrivées enceintes ou bien ont appris leur grossesse pendant l'exercice de leur travail. A la naissance, l'enfant a été autorisé à rester chez les employeurs, le plus souvent pour une période qui va de quelques mois à quelques années. Une femme interrogée a toutefois résidé pendant dix ans avec son fils chez ses patrons.

Ainsi, les employées domestiques ne sont-elles pas systématiquement exclues de la

---

(crianza) de los hijos »

<sup>3</sup> La proportion relativement importante dans notre enquête de femmes *internas* ayant vécu avec leur enfant chez les employeurs est peut-être liée aux conditions d'enquêtes. En effet, sur une cinquantaine d'entretiens, huit ont été effectués dans une école maternelle d'un quartier populaire proche d'une zone aisée. Dans cette école, certaines bonnes à demeure, travaillant et résidant dans le quartier riche, venaient scolariser leurs enfants, qui vivaient avec elles chez les patrons. Sur les huit femmes interviewées dans cette école, six avaient connu cette expérience - quatre dans une période récente (les deux autres étaient des enfants de domestiques ayant grandi au domicile de leurs employeurs).

maternité, et il leur est possible, sous certaines conditions, de concilier vie de famille et domesticité. Enfin, leurs enfants connaissent leurs patrons, et ils peuvent même parfois vivre côte à côte, partageant nourriture, hébergement et quotidien. Une recherche de terrain de treize mois à Bogotá<sup>4</sup>, effectuée dans le cadre de notre doctorat en anthropologie sur « Parenté et domesticité féminine », nous a permis d'approfondir ces questions. Nous avons pu notamment mener, grâce à un travail de collaboration avec une école maternelle d'un quartier populaire et un programme de réinsertion de la mairie, cinquante-trois entretiens avec des employées domestiques et leurs enfants. A partir d'un récit de vie, celui de Cecilia<sup>5</sup>, puis celui de sa fille Laura, nous interrogerons d'une part les effets de l'emploi domestique sur les relations de parenté, puis la nature des rapports qui se mettent en place entre employeurs et enfants de domestique. Mais auparavant, pour situer ces récits dans leur contexte historique et social, nous évoquerons la spécificité du parcours migratoire des employées domestique de la capitale colombienne dans les cinq dernières décennies.

### **Violences, migration et circulation des enfants**

Il est possible de définir plusieurs vagues migratoires plus ou moins associées aux conflits armés qui ont assailli le pays durant la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. La guerre civile entre

---

<sup>4</sup> Ces divers séjours de terrains (quatre au total), ont été financés par le programme de coopération internationale *Ecos-Nord* intitulé « Histoires de vie, histoires de femmes. L'identité colombienne des années 1980 à nos jours », par une aide au terrain de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et par une Aide à la Mobilité Internationale des Etudiants (AMIE) de la région Ile de France.

<sup>5</sup> Les prénoms des employées domestiques, de leurs enfants et de leurs patrons ont été modifiés pour des raisons d'anonymat. Par ailleurs, ces pseudonymes sont légèrement différents de ceux utilisés dans les articles et communications antérieures. En effet, il nous est apparu nécessaire de mieux choisir ces prénoms de remplacement en fonction de l'âge, ainsi que de l'origine sociale, régionale et ethnique. Enfin, pour faciliter la lecture, le tableau 1 en fin d'article reprend de manière synthétique le nom, l'âge et l'occupation des personnes interrogées et citées.

libéraux et conservateurs, plus connue sous le nom de *Violencia*, qui éclate entre les années 1948 et 1953, a entraîné l'exil de près de 400 000 familles paysannes (Osorio Pérez, 2003). Les liens entre cet exil et la domesticité sont très peu documentés et il est malaisé de saisir l'impact du conflit sur les parcours migratoires des employées de maison de l'époque. Cet exil laissera place à une importante migration rurale vers les villes dans le courant des années 1950. Le processus d'industrialisation accélérée ainsi que le développement d'une agriculture capitaliste vont entraîner un véritable exode rural. Ana Rubbo et Michael Taussig (1981) indiquent que cette industrialisation n'a pas impliqué de plus grandes possibilités d'emploi pour les femmes, créant une offre sans précédent d'employées domestiques. Selon ces auteurs, les inégalités sociales se seraient accentuées dans le pays depuis les années 1930, bénéficiant plutôt aux classes moyennes et supérieures qui ont pu augmenter leur niveau de vie et ainsi être très demandeuses en service domestique. Vers la fin des années 1970, les effets pervers de l'urbanisation accélérée deviennent de plus en plus évidents. Les migrations rurales vers les villes ralentissent. Par ailleurs, entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, les conflits sociaux se généralisent. Au narcotrafic et au terrorisme urbain s'ajoutent les nouvelles offensives de la guérilla, l'apparition des groupes paramilitaires, et l'action de tous types de délinquance commune. De nouveaux flux migratoires voient alors le jour: les déplacements forcés, où les migrants ne cherchent plus seulement du travail ou un accès à l'éducation mais simplement un refuge et la sécurité (Martínez Gómez, 2006). Parmi ces migrants, les femmes sont bien souvent majoritaires. Ce sont des mères de famille, qui doivent lutter pour la survie de leur famille, leurs compagnons ayant été tués ou enrôlés de force par un groupe armé. Elles trouvent du travail dans les grands centres urbains comme employées domestiques ou vendeuses ambulantes (Meertens 1999 et 2001; Drouilleau, 2009). Toutefois, parallèlement à ces migrations forcées et au nouveau profil des employées

domestiques à Bogotá, existe toujours un mode de recrutement traditionnel des enfants et jeunes femmes domestiques, aux bases plus économiques que politiques (Barreto, 2001; Meertens *et al.*, 2008).

Les phases de violences marquantes dans l'histoire du pays durant la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle ont ainsi engendré des flux de migrations forcées tels que l'exil lié à la *Violencia* et les déplacements des années 1990-2000. Les parcours des femmes migrant dans les années 1960-1970 sous l'impulsion de changements radicaux à la fois dans l'économie urbaine et paysanne, ne sont pourtant pas exempts de violences. D'un autre type, plus souvent sexuelles et familiales, elles impliquent des formes de domination patriarcales et sociales. Donny Merteens indique de cette manière que le contrôle des petits paysans dans les *haciendas cafeteras* du début du XX<sup>e</sup> siècle passait en grande partie par l'appropriation, par les *hacendados* et leurs subalternes, du corps des femmes et de leur sexualité (2000). L'univers paysan de l'époque, régi par des normes patriarcales strictes, offrait par ailleurs peu d'alternatives de vie pour les femmes. L'emploi domestique pouvait alors apparaître comme une porte vers une plus grande liberté (Meertens, 2000) et un moyen d'échapper aux mauvais traitements familiaux ainsi qu'aux violences sexuelles.

L'histoire de vie de Cecilia montre bien cette collusion des violences politiques, familiales et sexuelles dans l'univers paysan *tolimense*<sup>6</sup> des années 1950-1960. Propriétaire terrien relativement aisé, son père, Abel, est assassiné durant la *Violencia* alors que Cecilia n'a que trois mois. La région du Tolima est en effet particulièrement touchée par les affrontements bipartites.

---

<sup>6</sup> De la région du Tolima.

Quelques temps après, sa mère, Eufrasia, est menacée à son tour et doit s'enfuir. Elle confie à ses beaux-parents sa fille et son fils, âgés de quelques années. Les grands-parents parviennent également à fuir et vont se réfugier dans les *Llanos*, une région limitrophe moins touchée par la vague de violences, où vit une de leurs filles. Cecilia sera ainsi éduquée avec son frère, Cristóbal, par sa famille paternelle. Mais, à la mort de leur grand-mère, ils s'enfuient à quelques mois d'intervalles en raison des mauvais traitements que leur inflige le grand-père. Tandis que son frère est régulièrement battu, Cecilia subit les avances sexuelles de son grand-père et craint d'être violée. Elle n'a qu'une dizaine d'années quand elle raconte à une connaissance ses « problèmes ». Une femme lui propose alors de « l'aider à s'échapper avec une famille »<sup>7</sup>, en lui trouvant une place comme bonne à tout faire à Bogotá. Grâce à un cheval prêté, elle fuit le village familial, retrouve la famille qui l'accueillera et part avec eux vers la capitale où elle gardera une petite fille. Cecilia commence ainsi sa vie de petite bonne dans la capitale colombienne, en allant de foyer en foyer. Elle est parfois chassée au milieu de la nuit par des patronnes « folles »<sup>8</sup>, mais elle-même n'hésite pas à s'enfuir, lasse des mauvais traitements, sachant qu'elle n'aura aucun mal à trouver un nouvel emploi de domestique<sup>9</sup>.

Dans les témoignages d'employées domestiques ayant migré, enfants, dans les années 1960-1970, nous avons souvent rencontré ces fuites du foyer familial en raison de mauvais traitements et/ou de violences sexuelles (Drouilleau, 2009). Témoins d'une société traditionnelle particulièrement marquée par les violences familiales, elles montrent également l'impact et

<sup>7</sup> « Le conté los problemas que tenía, me dijo : « yo la ayudo a escapar con una familia. » »

<sup>8</sup> « Una vez dí con una patrona, yo creo que la señora era como loca [...] Me echó a la calle a media noche »

<sup>9</sup> Les témoignages de femmes employées domestiques dans les années 1960-1970 insistent sur la relative facilité à trouver du travail à cette époque dans cette branche. Il semblerait que ce ne soit plus le cas aujourd'hui et les travailleuses domestiques sont beaucoup moins libres de quitter leur emploi lorsqu'elles ne sont pas satisfaites de leur salaire et/ou de la manière dont elles sont traitées.



l'influence des relations de parenté sur les causes de la migration. Dans ces récits de « fuite », l'emploi domestique est conçu comme une voie vers l'autonomie. En effet, ces jeunes filles gagnent un salaire qui leur permet de « *s'habiller, aller au salon de beauté* »<sup>10</sup> et de vivre leur sexualité de manière un peu plus libre. Cependant, cette porte vers la liberté, s'avérera être un pis-aller bien contraignant, les patrons remplaçant les figures familiales de l'autorité dans le contrôle de la vie de ces femmes. Par ailleurs, les cas de viols et de harcèlement sexuels au travail sont légion. Enfin, le modèle masculin urbain qui a encore cours dans les années 1970 recoupe parfois les postulats patriarcaux du milieu paysan de l'époque. Ainsi Cecilia lorsqu'elle s'installe avec le père de sa première fille, va-t-elle être régulièrement battue. Son conjoint est issu d'une classe sociale supérieure, tandis qu'elle même, nous dit-elle, n'est qu'une « *filles du vent* »<sup>11</sup>. Voisin de ses patrons, ce jeune homme est tombé amoureux d'elle et lui a proposé de vivre ensemble. Mais, les problèmes de drogue ont vite débordé la relation et Cecilia est rentrée avec sa fille dans sa famille paternelle. Après de nombreuses péripéties, elle retrouve finalement sa mère dans le Tolima. Très rapidement, elles se fâchent et Cecilia retourne à Bogotá. Elle travaille d'abord dans une *lechonería*<sup>12</sup> puis de nouveau *interna* avec sa fille de quatre ans. Commence alors un long et complexe processus de répartition des enfants. Les beaux-parents de Cecilia veulent, en effet, lui enlever sa fille. Par le biais de l'*Instituto Colombiano de Bienestar Familiar*<sup>13</sup>, ils réussissent à obtenir la garde de l'enfant car, explique Cecilia, « *j'étais pauvre, je n'avais rien à lui donner. Alors qu'eux avaient... à cette époque ils avaient trois maisons! Ils avaient une voiture, des motos!* »<sup>14</sup> Ce à quoi elle ajoute : « *Alors c'était logique non, c'était naturel. Et à cette époque les*

<sup>10</sup> « Ya me pagaban y yo ya me ponía mi ropa...compraba mi ropa a mi modo...y cada vez que me pagaban yo iba al salón de belleza, ya me preocupaba más por mi, por mi personalidad »

<sup>11</sup> « Hija del viento »

<sup>12</sup> Magasins qui fabriquent des *lechonas*, porcelets farcis.

<sup>13</sup> Institut colombien étatique qui gère les politiques familiales et s'occupe en particulier du placement des enfants.

<sup>14</sup> « Y que yo era pobre y que yo no tenía que darle...Y ellos tenían...en esa época ellos tenían tres casas! Tenían

*enfants on les donnait aux personnes les plus aisées* »<sup>15</sup> Cecilia parvient toutefois à récupérer sa fille de force et l'envoie chez sa mère dans le Tolima. Sandra y restera jusqu'à ses dix-sept ans. Cecilia ira cependant régulièrement la voir et gardera tout son argent, dit-elle, pour lui offrir de petits cadeaux. L'histoire de Sandra, fille d'une union interclasse, peut sembler exceptionnelle dans une société colombienne très hiérarchisée et segmentée. Cependant, nous avons rencontré quelques cas similaires, en particulier de liaisons entre une employée domestique et son patron. L'élément le plus marquant de ces relations est sans nul doute la tendance à une négation de la capacité de ces femmes à être mères et à assurer économiquement et affectivement leur rôle parental. Cette suspicion aura pour effet de séparer Sandra de sa mère durant toute son enfance et adolescence. Mais, ce placement chez sa grand-mère ne fera qu'ouvrir un cycle de « circulation » des enfants de Cecilia dans différents foyers et institutions.

Le phénomène de « circulation des enfants » en milieu urbain latino-américain a été mis en évidence par Claudia Fonseca dans une recherche effectuée en 1981 sur des quartiers de *squatters* brésiliens (1985). S'appuyant sur des travaux d'historiens et d'anthropologues, elle montre l'importance de la circulation des enfants dans les couches populaires au Brésil. Cet auteur indique ainsi que « (...) parmi les cent-vingt familles contactées au cours de cette recherche, [elle a] recensé une centaine de personnes qui avaient passé leur enfance chez différentes mères: marraines, grands-mères et autre mères de *criação*. » (2000: 55) Très récemment, plusieurs auteurs ont repris ce concept pour évoquer la spécificité des liens de parenté dans les Andes péruviennes ou encore au nord-ouest de l'Equateur (Leinaweaver, 2007 et

---

carro, tenían motos! »

<sup>15</sup> « Entonces era lógico no! Era natural...y en esa época los hijos se los daban a las personas más pudientes. »

2008; Walmsley, 2008). En Colombie, confier ses enfants à des membres de la famille est, encore aujourd'hui – bien que dans une moindre mesure - , une stratégie des femmes qui veulent travailler comme *internas*. Ainsi, Yenny a-t-elle choisi de laisser une de ses filles à ses parents, son second fils à sa tante et elle vit avec son troisième fils chez ses employeurs à Bogotá. Elle invoque comme causes de sa migration, la situation particulièrement dure dans le Meta, sa région d'origine, et le fait qu'elle ne veuille pas que ses enfants jouent « *au paramilitaire et à la guérilla* »<sup>16</sup>.

Cecilia va, de la même manière, confier sa progéniture à différents membres de sa famille élargie.

### Schéma 1

Après avoir envoyé Sandra chez sa mère, elle rencontre le père de quatre de ses autres enfants, Francisco. Ils vivront ensemble pendant quatorze ans, mais quand ils se séparent, Cecilia doit subvenir à ses besoins. Elle ne peut garder ses enfants avec elle et demande à ses beaux-parents, Josefina et Joaquín, de l'aider en prenant avec eux ses deux filles cadettes. Elle commence ensuite à travailler comme *interna*, alors qu'elle est enceinte d'un quatrième enfant. Laura, l'enfant à naître, sera reçue avec elle chez ses patrons. Un peu plus tard naît un cinquième fils, John, du même père, qu'elle enverra dans sa famille maternelle. Laura reste quelques années avec sa mère chez ses employeurs puis elle est confiée à un internat-orphelinat<sup>17</sup>. Plusieurs années

<sup>16</sup> « Es que ellos empiezan a jugar y que: « ay que yo soy el guerrillero, que soy paramilitar. Y yo te mato, y... » »

<sup>17</sup> Lorsqu'elle parle de l'institution où elle a été placée, Laura évoque toujours un « internat ». Toutefois, elle avouera également qu'elle a été intégrée à un programme d'adoption internationale qui n'a pas abouti. Cet internat, en effet, déclarait « orphelins » les enfants qui n'avaient plus de contacts depuis cinq ans avec leur

après, Andrés naît à son tour d'un autre père, Víctor. Il résidera avec sa mère chez ses patrons jusqu'à ses deux ans, puis ira vivre avec Cecilia dans une maison qu'elle loue dans un quartier populaire de la ville. Aujourd'hui Cecilia partage sa petite pièce dans la région nord de Bogotá avec Andrés et Gerardo, le fils aîné de Sandra.

Ainsi, les migrations des employées domestiques de Bogotá dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, marquées par les violences politiques, économiques, et sexuelles qui font l'histoire de la Colombie, ont intimement à voir avec la transformation des structures familiales de ces femmes. En effet, jusqu'au début des années 1980 - lorsque l'emploi comme *interna* était majoritaire - la migration liée à la domesticité entraînait nécessairement une rupture avec le milieu social d'origine et sa propre famille. Par ailleurs, l'intimité et la vie privée de l'employée étaient contrôlées étroitement par les patrons, l'empêchant souvent de recevoir amis et amants dans les maisons où elle travaillait et vivait. Bertha Quintero indique que, dans les années 1980, les patrons exigeaient souvent « de l'employée domestique qu'elle n'assume pas son rôle de fille, d'épouse, de mère et de soeur – rôles qui pourtant lui sont dictés par son milieu social depuis des siècles. »<sup>18</sup> (1981: 38) Les relations à ses propres enfants, enfin, sont rendues difficiles en raison d'une faible acceptation de leur présence sur le lieu de travail, et de la sommation sourde de se dédier à ceux des patrons. Le phénomène de circulation des enfants apparaît alors comme un moyen de contourner la séparation avec sa progéniture. Souvent, en effet, les familles dispersées dès l'enfance se retrouvent à l'âge adulte, « le sang attire le sang » selon l'expression relevée par Claudia Fonseca (2000: 57), sans toutefois que ces éloignements successifs soient sans effet sur

---

famille et mettait en place des processus d'adoption.

<sup>18</sup> « A la empleada doméstica interna se le exige que no cumpla con ninguno de los roles que le ha impuesto el medio social por siglos, como son: el de ser hija, esposa, madre o hermana. »

les relations filiales et de germanité. Durant ces séparations, les enfants, confiés à des membres de la famille, des voisins, ou des connaissances, vont mettre en place des liens de parentés choisies, officielles et officieuses, avec leurs parents de *crianza*. Nous verrons ainsi comment Laura, une des filles de Cecilia, vit et assume ses relations filiales « inventées » (Fonseca, 2000: 56) avec les différentes personnes qui l'ont élevée.

### **Les parentés choisies de Laura**

J'ai rencontré Laura alors que je faisais des entretiens dans une école maternelle d'un quartier populaire. Par la suite, nous avons sympathisé et je me suis liée d'amitié avec son conjoint, ses filles, sa belle-famille, et quelques membres de sa famille nucléaire. Depuis 2006, nous nous voyons régulièrement et échangeons par courrier électronique et téléphone. Voici un extrait de mon journal de terrain lors de notre première entrevue:

« Laura a vingt-trois ans, la peau brune et de longs cheveux noirs, une petite veste de sport et un pantalon de jogging. Elle arrive avec un bébé dans les bras, emmitoufflé dans une couverture. Et elle me dit d'un air à la fois fière et gênée : « j'ai trois filles ! »... et seulement vingt-trois ans. « Mais je n'en veux pas plus ! » Son naturel est assez désarmant [...]. Laura ne semble pas avoir intégré la position de soumission si typique au travail d'*empleada*. Elle me regarde droit dans les yeux, et parle sans pudeur aucune, entre deux éclats de rires. [Alors que je l'interroge sur son activité d'employée domestique], elle explique qu'elle a commencé ce travail depuis très peu de temps. [...] Elle-même n'a pas une grande expérience dans ce domaine, mais sa mère a fait cela toute sa vie. [...] Nous parlons ensuite du travail proprement dit. Je ne comprends pas très bien ce qu'elle fait en ce moment. Je crois que depuis deux jours elle nettoie un appartement dans une famille jusqu'à deux heures de l'après-midi – et elle est contente car ils sont satisfaits de son travail. [...] Hormis cela, Laura fait de la vente en porte à porte de produits cosmétiques (seulement avec des clientes connues), et vend des téléphones portables le soir dans une *oficina*. Mais, en ce moment, ses revenus et ceux de son mari ne leur servent qu'à « boucher les trous » et payer les dettes innombrables qu'ils ont. Sa petite fille, celle qui vient de naître, est tombée gravement malade et il a fallu avancer l'argent pour les médicaments,

l'hospitalisation, etc. » [Extrait de journal de terrain, août 2006]

Après ce premier entretien informel, Laura m'invite chez elle pour que je rencontre ses deux filles aînées et son conjoint. Tous les cinq vivent dans une petite pièce à quelques pas de l'école des enfants. Un peu plus tard, nous partons en bus rencontrer sa mère, dans une petite ville au nord de Bogotá, avec Lucía, sa plus jeune fille. Laura veut, en effet, que je témoigne de la vie de Cecilia et de l'exploitation dont souffrent les employées domestiques dans le pays. Mais, l'excitation que provoque ma visite ne nous permet pas de nous entretenir sur le sujet. Andrés, et quelques amis de la famille, sont là et nous déjeunons tous ensemble dans de grands éclats de rire. Puis, Laura me présente les différentes familles qu'elle connaît dans la ville, et en particulier un couple d'anciens patrons de sa mère. Nous repartons les bras emplis de fleurs tandis que l'entretien avec Cecilia n'aura finalement lieu que trois ans plus tard, dans un parc public, entourées de Andrés, ses amis, Laura, ses trois filles et Gerardo. Les rapports de Laura à sa mère sont pour elle un souci constant. Durant nos diverses entrevues, elle n'a de cesse de me parler de Cecilia, de son amour pour elle, mais aussi de leurs relations conflictuelles. Elle souffre, me dit-elle souvent, d'avoir été séparée de sa mère et de ses frères et sœurs, et se plaint amèrement d'un manque d'amour maternel. Son enfance a, en effet, été partagée entre différents foyers, et, selon elle, sa mère a été relativement absente de son éducation. Elle ne nomme pas les diverses personnes qui l'ont élevées « parents », mais utilise plutôt une expression populaire qui insiste sur la diversité et l'éclectisme de ces figures d'autorité:

« C- Alors mon enfance ça a été avant tout ça: ça a été comme rester « avec Raymond et tout le monde » sans jamais avoir quelque chose de constant, quelque chose...

F- « Avec Raymond » c'est à dire?

C-« Raymond » c'est en général... un groupe général de personne... « Raymond et tout le

monde » c'est une expression très... (elle rit un peu) très courante ici. Ça veut dire que tu es élevé par le voisin d'ici, celui de là bas, celui de là bas, celui de là bas... Avec tout le monde, mais tu n'es jamais avec personne. Finalement tu es toujours aussi seul. »<sup>19</sup>

Laura conçoit ainsi son parcours en terme de « circulation des enfants »: elle a été élevée par « Raymond et tout le monde ». De fait, elle est restée jusqu'à ses cinq ans et demi avec sa mère chez différents patrons. Puis, elle a été confiée à un « internat » pendant six ans. A douze ans, sa mère la reprend de l'internat et elles vivent de nouveau ensemble, avec Andrés, dans un quartier populaire de Bogotá. Enfin, au moment de la naissance de sa première fille, elle est accueillie par sa belle-famille. Et, quelques temps après, elle peut louer une pièce avec son conjoint, toujours dans le même quartier.

Dès le premier entretien formel, Laura m'expliquera que les patrons de sa mère ont eu une place très particulière dans sa vie, notamment lorsqu'elle vivait enfant à leur domicile. Ils la choyaient, lui achetaient des habits, la traitaient comme « *la fille* », leur fille, « *comme un membre à part entière de la famille* »<sup>20</sup>. Alors que Cecilia devait manger dans la cuisine, seule, Laura était invitée à la table des patrons. Aux protestations de Cecilia rappelant que Laura était bien sa fille, les patrons répondaient: « *le fait d'être ta fille ne lui enlève pas le statut de personne, pourquoi ne s'assoierait-elle pas avec nous?* »<sup>21</sup> Son parrain de baptême, fils des patrons de sa mère, était pour Laura « *comme le papa que je n'ai jamais eu* »<sup>22</sup>. Il jouait avec elle

<sup>19</sup> « C-Entonces mi infancia es más que todo eso... como el quedarse con Raymundo y todo el mundo y no tener algo constante, algo... »

F-Con Raymundo es decir?

C-Raymundo o sea en general... un grupo muy general de personas... « Raymundo y todo el mundo » es un decir muy... (elle rit un peu) muy habitual acá... que tu te crias aquí con el vecinito de acá, con el de acá, con el de acá, con el de acá... con todo el mundo pero nunca estás con nadie... al fin y al cabo siempre estás igual de solo... »

<sup>20</sup> « A mi me trataban como una más de la familia »

<sup>21</sup> « Sea tu hija no le quita ser una persona! Y pues porque no se va a sentar con nosotros? »

<sup>22</sup> « Mi padrino era como el papa que nunca tuve »

dès son retour de l'université, la prenait dans ses bras, et l'appelait « *ma petite fille* »<sup>23</sup>. Sa marraine, la sœur de son parrain, la « *voyait avec des yeux de maman* »<sup>24</sup>. Et, elle se rappelle avec émotion des bêtises faites avec Carlos Alberto, le dernier fils des employeurs de sa mère. C'était « *comme une relation de famille* »<sup>25</sup>. Elle a ainsi vécu chez ses parrains depuis sa naissance jusqu'à ses quatre ans et demi et dit avoir presque été élevée par eux (« *casi me crié con ellos* »). Par la suite, tous les autres patrons de sa mère auront le même comportement avec elle. Laura en conclut: « *En fait, j'ai été élevée dans ce monde là. On ne peut pas dire que je vienne d'une famille riche, parce que je ne suis pas riche. Mais j'ai été élevée avec ces gens là.* »<sup>26</sup>

Les rapports entre les patrons et les enfants de bonnes, lorsqu'ils résident dans le même logement, peuvent être aussi parfois difficiles. Ainsi, Luz Dary, lors d'un entretien, avoue que sa sœur, Marisol, a été violée par l'employeur de sa mère lorsque toutes les trois résidaient à son domicile. Luz Dary refuse maintenant tout contact entre sa fille et ses patrons. Elle évoque également le « *rechazo* » (rejet) dont souffrent les enfants d'employées domestiques sur le lieu de travail et de vie. Yenny, quant à elle, est furieuse contre sa patronne, une jeune fille d'une vingtaine d'année, revenue saoule une nuit. Elle l'a en effet traitée de « *perra* » (chienne), insulte que son fils lui a répétée quelques jours après. Ingrid, sa patronne, manque de patience avec Freddy, son fils, à qui elle donne parfois de petites tapes, ce qui horripile Yenny. Elle reste cependant pour Patricia, son ancienne patronne, sœur d'Ingrid, et avec qui elle vivait avant que Patricia ne se marie.

---

<sup>23</sup> « *Mi niña* »

<sup>24</sup> « *Entonces mi madrina también me veía con los ojos de... mama* »

<sup>25</sup> « *O sea ya como que es una relación de familia* »

<sup>26</sup> « *Y pues me crié entre ese mundo. O sea no puedo decir que me crié entre plata porque de plata no soy. Pero me crié con gente de esa.* »



« Quand je suis arrivée, elles habitaient ensemble, toutes les deux [Patricia et Ingrid]. Et elle [Patricia], elle est vraiment adorable. C'est quelqu'un de très gentil. Son mari aussi est vraiment sympa. Et... ils adorent Freddy. Pour eux, c'est la septième merveille du monde. Et pour de vrai, c'est pour eux que je ne m'en vais pas. [...] Car ils adorent Freddy. C'est comme si c'était leur fils [*es como si fuera un hijo de ellos*]. Ils lui achètent des habits, bon ils m'aident. Ils paient l'école, ils sont super gentils. Et Freddy les adore. Il leur dit papa et maman. »<sup>27</sup>

Si les mauvais traitements d'enfants d'employée domestiques par les patrons peuvent avoir lieu, le plus souvent les employées ou enfants d'employées rencontrés témoignent de relations particulièrement affectueuses. Les patrons s'en occupent « comme si c'était leur enfant ». « *Es como un ser de la familia* » (c'est comme un membre de la famille), « *lo adoran* » (ils l'adorent), « *lo cuidan mejor que mi!* » (ils s'en occupent mieux que moi!), nous disent certaines travailleuses domestiques. Ainsi, les relations de Laura à ses parrains et aux autres employeurs de sa mère n'ont-elles rien d'exceptionnelles. Elles semblent par ailleurs être indépendantes des rapports de Cecilia à ses patrons: « *il y [en] avait qui la traitait bien, mais d'autres non* »<sup>28</sup>. Les faveurs dont bénéficiait Laura, enfant, (achat de livres et matériel pour l'école, habits, petits cadeaux) n'étaient nullement souhaitées par sa mère et l'incommodait souvent: « *Elle n'aimait pas ça, elle n'a jamais aimé ça* »<sup>29</sup>. Ces rapports privilégiés entre enfants de domestiques et patron semblent donc obéir à une logique propre, irréductible au phénomène de la *pseudo-appartenance familiale*, si souvent identifiée dans la domesticité féminine.

<sup>27</sup> « Cuando recién llegué, vivían las dos, las muchachas... Ella es super linda, es la mujer más... querida. El esposo super lindo. [...] Y... adoran a Freddy, es la adoración de ellos. Y pues la verdad es por ellos es que no me iba. [...] Pero no pues ellos adoran a Freddy. Freddy es como si fuera un hijo de ellos, y compran ropa... bueno me ayudan. Pagan acá el colegio, ellos son super lindos. Y Freddy los adora a ellos y les dice papa y mama. » [Août 2006]

<sup>28</sup> « O sea había patronas que la trataban bien, como había otras que la trataban mal »

<sup>29</sup> « A ella no le gustaba, a ella nunca le gustó eso. »

A de nombreuses reprises, Laura utilise le verbe « *criar* » (élever) pour nommer ses relations avec les employeurs de sa mère et en particulier avec ses parrains. Ce terme désigne souvent les rapports établis lors d'une « circulation des enfants » entre parents de *crianza* et enfants confiés. Claudia Fonseca remarque ainsi que le placement au Brésil s'exprime par des variantes du terme « élever »: « « l'enfant que j'ai élevé » (« *o menino que criei* »), « la mère qui m'a élevée » (« *a mae que me criou* ») » (2000: 56). Toutefois, dans le cas de Laura, Cecilia est bien présente avec elle chez ses employeurs. Mais, les patrons semblent prendre tout l'espace parental auprès de Laura et ne considérer Cecilia que comme une « génitrice ». Dès lors, Laura passe, durant ces années, « du statut de fille de l'employée domestique à celui de fille de la maison »<sup>30</sup>[Extrait d'entretien avec Laura, août 2009]. Cette substitution de parenté ne peut manquer d'attirer notre attention. Comme dans l'histoire de Sandra, la dévalorisation très forte, en Amérique Latine, des modèles familiaux des zones rurales, indigènes, et plus généralement des classes populaires (Young, 1987: 369), peut expliquer cette tendance à la négation d'une « bonne maternité » pour les employées domestiques.

L'origine ethnique de Laura et Cecilia n'est jamais mentionnée par des interlocuteurs extérieurs (comme la directrice de l'école maternelle où ont été scolarisées pendant un temps Virginia, Juliana et Lucía, les trois filles de Laura), ni revendiquées par elles. Cecilia, Laura et ses frères et soeurs appartiennent donc probablement à la catégorie, très vaste en Colombie, de « métisses ». Marisela, quant à elle, m'a dès l'abord été présentée comme « indigène » et elle-même semble revendiquer cette appellation. Son histoire et celle de son neveu montre sous un jour particulièrement éclairant cette condamnation par les patrons de modes de vie et des formes

---

<sup>30</sup> « Entonces uno pasa a ser la niña de la empleada de servicio a ser la niña más de la casa... »

familiales ruraux et indiens. Marisela a une trentaine d'années et est originaire du Cauca. Adolescente, elle a fui le foyer familial pour aller travailler comme *interna* à Bogotá. Suite à cette expérience, qui fut malheureuse, elle est rentrée dans son village, et, depuis, elle fait de nombreux aller et retour entre le Cauca et Bogotá, où elle travaille dans des *casas de familia*<sup>31</sup>. Une des soeurs de Marisela est simplette et sa famille a découvert très tard qu'elle était enceinte, à la suite probablement d'un viol. Elle accouchera prématurément d'un petit garçon, Daniel, qui « *a eu des problèmes d'apprentissage [et de] (...) dénutrition* »<sup>32</sup>. Les écoles de la région n'ont pas voulu l'accepter en raison de sa « différence ». Les patrons actuels de Marisela, apprenant cette histoire, lui ont proposé d'amener son neveu à Bogotá. Il pourrait en effet vivre un temps avec eux et faire les examens de santé nécessaires à une amélioration de son état. Très rapidement les employeurs de Marisela se sont attachés à l'enfant et ont voulu qu'il reste plus longtemps. Lorsque je l'ai rencontrée, Marisela était tiraillée entre son désir de faire plaisir à ses patrons, et celui de contenter sa famille qui réclamait vivement le retour de Daniel. Les patrons de Marisela arguaient que Daniel « *a avancé beaucoup [ici]. Si il va là bas, il va régresser.* »<sup>33</sup> Cette représentation de la famille urbaine aisée, détentrice d'un pouvoir civilisateur et salvateur, se rapproche de l'histoire de Nelcy rapportée par Amandine Delord à propos des mères colombiennes qui donnent leur enfant en adoption (2008). Nelcy est une petite fille indigène originaire du Chocó. Elle était malade de la tuberculose quand elle a été placée par l'*Instituto Colombiano de Bienestar Familiar* dans un centre d'adoption. Le personnel du centre a rapidement mis sa maladie sur le compte d'un mode de vie « archaïque », et un fossé s'est creusé « entre un « nous » modernes et civilisés et un « eux » sauvages et irresponsables. » (Delord,

<sup>31</sup> Comme employée domestique

<sup>32</sup> « El ha tenido problemas en aprendizaje, ha sido muy enfermo, muy denutrido »

<sup>33</sup> « (...) dicen que con todo lo que ha avanzado con... y que si va por allá pues va por atrás »

2008: 49) L'adoption, impossible légalement, semble alors nécessaire à certains personnels du centre pour « « sauver » un enfant de l'ignorance et de la bestialité ». (2008: 51)

L'importance centrale de la maternité dans les sociétés latino-américaines - où le culte de la madone de l'Ibérie catholique reste prégnant au Brésil (Fonseca, 1985: 1005) mais également dans tous les pays de colonisation espagnole - rend cette *substitution de parenté* d'autant plus problématique. Justifiée par une forme de « salvation » de l'enfant, elle implique la négation d'un statut social pourtant fortement valorisé, indissociable en Colombie de l'identité de femme. Toutefois, dans le cas de Laura comme dans celui de Marisela, la substitution de parenté ne sera que temporaire et dépendra presque entièrement de la co-résidence. Aujourd'hui Laura n'a plus aucun lien avec ses parrains, ni avec Carlos Alberto: « *C'est passé à un second plan. [...] L'amitié d'enfance devient [silence] je ne te connais plus et voilà!* »<sup>34</sup> Elle connaîtra deux ruptures avec le monde des employeurs de sa mère – ceux qui l'ont « élevée » jusqu'à ses six ans. La première correspond presque exactement avec la fin de la co-résidence, lorsque Laura est placée à l'internat-orphelinat. Ces différents patrons vont, en effet, cesser progressivement d'aller la voir, tout comme sa mère. La deuxième rupture est plus symbolique et a trait à une déception amoureuse. En effet, Laura retrouve à l'adolescence, peu après être sortie de l'internat, le fils d'anciens patrons de Cecilia, chez qui elle avait vécu enfant<sup>35</sup>. Ils entament une relation amoureuse dont l'issue sera malheureuse. Pourtant, l'ancienne patronne de Cecilia était ravie de cette liaison et sa fille appelait déjà Laura « *la cunis* », « ma belle-soeur ». Au moment de la séparation, Laura souffrira d'une grave dépression, qui la suivra toute sa vie.

<sup>34</sup> « Como que eso ya pasó a ser en un segundo plano. [...] Eso ya deja de ser... deja de ser la amistad de infancia pues a ser [silencio] no te conozco y ya! »

<sup>35</sup> Il ne s'agit pas de la famille de ses parrains, mais d'autres patrons chez lesquels elle a vécu par la suite, entre ses quatre ans et demi et cinq ans et demi.

Dans l'histoire de vie de Laura, les liens de parenté « inventée » avec ses parents de *crianza*, ne peuvent se concrétiser en une parenté par alliance. Ce conflit entre parenté de *crianza*, liée à la domesticité, et parenté par alliance, Carmen l'a également vécu durant un de mes séjours colombiens. Elle dit en effet avoir été élevée (*criada*) par son ancienne patronne, qu'elle nomme « tante » (*tía*) devant des étrangers, et « maman » (*mami*) dans l'intimité. Un des frères de sa patronne (son « oncle ») lui a, pendant un temps, fait des avances. Séduite par l'idée de « faire vraiment partie de la famille », elle a longuement réfléchi à cette proposition. L'opposition de la famille de sa patronne l'a cependant fait renoncer à l'éventualité d'une liaison. Elle avait néanmoins vivement protesté : « *mais nous n'avons pas de liens de sang!* ». L'impossibilité, pour Laura, de « faire vraiment partie de la famille », constitue pour elle un conflit encore non résolu. Elle insiste souvent, en effet, sur son inadéquation aux codes moraux et sociaux de sa propre classe sociale et se positionne dans une strate sociale supérieure à celle du reste de sa famille nucléaire: grâce à l'éducation que lui ont donné les patrons de sa mère, elle n'est pas une « *pobre resentida* », me dira-t-elle dans notre premier entretien. La réaction d'un de ses amis, qu'elle rapporte sans doute avec certaines déformations, souligne ce désaccord entre apparence et sentiment d'appartenance à une classe sociale. Selon Laura, ce jeune homme, qui bénéficie d'une certaine aisance financière (il a une voiture, a fait des études), ne voudrait pas croire, en la voyant, qu'elle est issue d'un milieu social défavorisé. Laura précise que, selon cet ami, elle n'a pas une manière de parler et de s'habiller qui correspond à sa classe sociale. Le plus étrange est que Laura se situe même au dessus - socialement - de ce jeune homme qu'elle qualifie de « *pobre levantado* » (pauvre « relevé »): ses parents n'avaient rien, ils se sont construits tous seuls (« *sus papas no nacieron sino que se hicieron* »). Or, ces qualificatifs sont hautement

péjoratifs en Colombie. Elle même, semble-t-elle dire, a connu les riches, les vrais, ceux qui ont hérité de leurs fortunes (qu'on appellerait en Colombie : *los de cuna* – ceux du berceau). De la même manière, Laura s'indigne qu'une de ses amies ne croient pas aux *clases de etiqueta* (cours de bonnes manières) qu'elle aurait reçu enfant: « *mais tu ne peux pas me demander de bien m'exprimer avec quelqu'un qui s'exprime mal!* »<sup>36</sup>, proteste-elle. Cette oscillation entre appartenance et non appartenance à la classe sociale des patrons de sa mère - ceux qui l'ont élevée - provoque chez Laura une certaine amertume. Lors de notre dernier entretien, effectué en août 2009, elle regrettera finalement cette éducation : « *au lieu de m'éduquer ils faisaient de moi une petite fille mal élevée* »<sup>37</sup>. Dans ses souvenirs d'internat, elle rapporte une division spatiale, dans l'institution, entre les jeunes filles de bonnes familles, qui recevaient une éducation en vue d'être des épouses et des mères de famille accomplies, et les orphelines, destinées à être adoptées. Laura dit être entrée dans cet internat-orphelinat en tant que jeune fille aisée, les patrons de sa mère ayant fait une donation préalable. Mais, progressivement, elle se serait rapprochée du statut d'orpheline. Imaginant une discussion avec ces enfants bourgeois, elle explique : « *J'ai été élevée parmi vous, mais je ne suis pas comme vous [...] je fais partie de cette « plèbe », comme vous l'appellez* »<sup>38</sup>.

Toutefois, les relations à ses soeurs, en particulier, sont marquées par cette différence d'« éducation ». Entre mon premier séjour à Bogotá et la dernière visite dans la capitale colombienne en 2009, Laura, son conjoint et leurs filles ont été hébergés par une des sœurs de Laura pour des raisons financières. Très rapidement cependant, Laura et sa sœur se sont disputées

<sup>36</sup> « Pero como yo le digo : usted no puede pedir que yo me exprese bien con una persona que conmigo se está expresando mal! »

<sup>37</sup> « (...) en vez de educarme me malcriaban »

<sup>38</sup> « ... yo me crié entre ustedes pero yo no soy como ustedes... [...] Yo soy de esa plebe que ustedes llaman... »

sur l'éducation à donner à leurs enfants. Depuis, elles ne se voient que de manière très occasionnelle. Laura, pour expliquer leurs désaccords, en revient à leurs enfances où il leur a été transmises valeurs opposées:

« C- Car j'ai été élevée de manière libérale...[...] j'ai été élevée par des gens ouverts d'esprit. [...]

F-Comment ça tu as été élevée de manière libérale? Par qui...?

C-Par les personnes que j'écoutais autour de moi... parce que j'ai été élevée avec beaucoup de culture... par des gens qui lisaient beaucoup, qui parlaient ouvertement. [...] Des gens qui t'enseignent... Regarde, ma mère a eu une patronne qui m'a enseigné Virginia Alf. [...]

F-Virginia Woolf?

C-Oui, oui Virginia... [...] oui et alors elle me disait : regarde cette femme est féministe, c'était une femme avec un esprit ouvert! A son époque elle était critique sur ce qu'elle voulait pour les femmes...

[...]

Alors que elles [les soeurs de Laura] non! Elles ont été élevées comme des mules!! Apprend à travailler! Apprend à faire un cours de beauté! A se coiffer et tout ça... Et ça c'est la vie!! Non! »<sup>39</sup>

Pourtant, à l'issue de l'entretien effectué dans un parc public, Cecilia profite de notre isolement relatif de Laura pour me dire ce qu'elle pense de la manière dont sa fille mène sa vie. Selon elle, Laura serait la plus « *fregada* » de toutes ses filles, celle qui est dans la situation économique la plus délicate. Sandra a obtenu son baccalauréat et travaille maintenant depuis plusieurs années comme guichetière pour le service de bus articulés de la capitale. Ángela et Lorena ont pu, pour leur part, faire des études supérieures, et sont respectivement assistante dans

<sup>39</sup> « Porque yo fui criada con un pensamiento liberal... [...] Yo fui criada con... con mente abierta. [...]

F-Y como así que fuiste criada con un pensamiento liberal? Por quién o...?

C-Por la gente que yo escuchaba alrededor... porque yo fui criada con mucha cultura... gente que leía mucho, que le hablaba a uno abiertamente. [...] Gente que a uno le está enseñando... Mira, mi mama tuvo una patrona que me enseñó sobre Virginia Alf. [...]

F-Virginia Woolf?

C-Si, si, Virginia...[...] Si y entonces ella me decía: « Es que esta mujer es feminista era una mujer de mente abierta! Que en su tiempo era crítica por lo que pensaba por las mujeres que... [...] »

F-En cambio ellas no! Ellas se criaron como burritos!! Aprenda a trabajar! Aprenda a hacer un curso de belleza! Peinarle el cabello y lo demás... y eso es vida!! No! »

un cabinet dentaire et gérante d'un restaurant. Quant à Laura, lorsque la dépression la laisse travailler, elle va de « petits boulots » en « petits boulots », entre service en restaurant, garde d'enfants quelques heures à la journée, et ménages *por días* dans des *casas de familia*. Elle se rapproche ainsi du parcours professionnel de sa mère qui, après l'emploi domestique comme *interna*, a travaillé dans des restaurants, comme serveuse puis en tant que cuisinière. Actuellement, Cecilia a un poste à responsabilité dans un chantier, après avoir été embauchée comme menuisier. Pourtant, me dit Cecilia, Laura a eu l'opportunité d'étudier mais elle n'a pas su profiter de cette chance.

En effet, Laura, à la suite de ses deux ruptures avec l'univers des patrons de sa mère, est devenue « rebelle ». Les relations qu'elle a établies par la suite avec les employeurs de sa mère ont été beaucoup moins affectives, et plus liées à une forme d'intérêt économique, comme le financement de sa scolarité dans des établissements privés. Laura ne paraît pas s'être elle-même réellement engagée dans ces liens d'aide matérielle et elle s'est enfuie régulièrement des collèges privés, pourtant si prisés en Colombie et signes d'une certaine ascension sociale. Ces aides financières à la scolarité de Laura sont bien plus valorisées par Cecilia, qui dit avoir « placé sa fille dans les meilleurs établissements », sans jamais aucun résultat cependant. La participation économique des patrons de Cecilia à l'éducation de Laura - qui aura cours alors qu'elles n'habitent plus dans les logements des employeurs – rappelle les liens de *compadrazgo* qui peuvent exister, à Bogotá, entre une employée domestique et ses patrons. Nous n'avons, durant notre travail de terrain, relevé que cinq cas de ce genre, mais il est probable que cette pratique est plus fréquente, ou tout au moins l'ait été. Dans les cinq cas étudiés, il s'agit toujours de liens institués par le rite du baptême. L'enfant de l'employée domestique est alors encore bébé quand la



bonne commence à travailler chez ses futurs *compadres*, ou bien il naît peu de temps après. Les relations de *compadrazgo* entre Consuelo et ses patrons, et entre Mary et ses employeurs, représentent des aides matérielles substantielles pour l'éducation des filleuls mais également pour tout le cercle familial. Consuelo déplore ainsi avoir perdu « l'amitié » de sa *comadre*, ancienne patronne, par la faute d'un de ses fils. Alors qu'elle travaillait à l'extérieur de Bogotá, elle avait envoyé son fils, Jorge, demander de l'aide à la marraine de sa dernière fille. Sa *comadre* avait alors employé Jorge dans son entreprise. Mais, « voyant la situation de faim et de pauvreté »<sup>40</sup> de leur foyer, il a volé dans la caisse à plusieurs reprises. Depuis, Consuelo, de honte, n'ose plus appeler sa *comadre*. A plusieurs reprises, elle insiste sur la perte matérielle que représente une telle rupture: « Il m'a retiré la... l'aide et tout ce que j'avais avec eux. Et j'avais BEAUCOUP [souligné par Consuelo] à gagner avec eux! »<sup>41</sup> De la même manière, Mary soigne ses relations de *compadrazgo* avec ses anciens employeurs. En sus de l'argent donné pour la poursuite des études supérieures de son fils, sa *comadre* la déclare toujours comme étant son employée pour lui permettre de toucher la sécurité sociale et une retraite.

Mary, Consuelo et leurs enfants ne vivent pas – et n'ont jamais vécu – au domicile de leurs employeurs. Le *compadrazgo* ici institué est sans lien avec une éventuelle co-résidence. Par ailleurs, les rapports entre *compadres* sont au moins aussi importants que d'éventuelles relations privilégiées entre filleuls et parrains. Enfin, les aides matérielles bénéficient à l'ensemble du groupe familial de l'employée domestique. De cette manière, dès lors qu'il n'y a plus co-résidence, la *substitution de parenté* se fait moins pressante et l'enfant devient une « monnaie

<sup>40</sup> « Viendo la situación... es que mi casa ha vivido una situación de hambre y de pobreza. »

<sup>41</sup> « Y me retiró a mi la... la ayuda y todo lo que tenía con ellos. Yo tenía MUCHO que ganar con ellos! »

d'échange » entre les différentes classes sociales (Christinat, 1989: 96). L'histoire de Laura et de ses parentés choisies nous incite ainsi à approfondir les dynamiques en jeu dans la fabrique du sentiment familial au travers de la co-résidence.

**Tableau 1 – Liste des personnes interrogées**

Personnes interrogées	Âge	Emploi
	Lors du premier entretien	Lors du premier entretien
Jimena	42 ans	Vendeuse ambulante
Cecilia	56 ans	Responsable de chantier
Laura	23 ans	Divers travaux de « débrouille »
Yenny	Environ 30 ans	Employée domestique <i>interna</i>
Luz Dary	25 ans	Employée domestique <i>por días</i>
Marisela	30 ans	Employée domestique <i>interna</i>
Carmen	43 ans	Femme au foyer
Consuelo	46 ans	Tenancière d'une épicerie
Mary	54 ans	Employée domestique <i>por días</i>

## Bibliographie

Alzate Echeverry, Luz Helena; Gomez Cuervo, Patricia; Montoya Lopez, Darnelly y Luz Maria Quintero Sanchez

1986 *Análisis comparativo de la situación económica, familiar, laboral y educativa de las empleadas del servicio doméstico interna frente a la externa de la ciudad de Manizales*, Trabajo de grado, Universidad de Caldas, Facultad de trabajo social, Manizales.

Barreto, Juanita Gama (comps)

2001 *Trabajo doméstico infantil y juvenil en hogares ajenos : de la formulación de los derechos a su aplicación. Cuatro estudios locales en Colombia*. UNICEF y Save The Children-UK, Bogotá.

Cárdenas, Mauricio y Arturo Harker

2006 *Determinantes del empleo y de los ingresos del servicio doméstico en Bogotá*. Informe final, Fedesarrollo, Bogotá.

Castro, Beatriz

2003 El Servicio Doméstico en Colombia a principios del siglo XX bajo la mirada de una mujer protestante. *Economía y Sociedad*, 4, abril: 121-136.

Chaney, Elsa y Mary Garcia Castro (comps)

1993 (1989) *Muchacha, cachifa, criada, empleada, empregadinha y... más nada. Trabajadoras del hogar en América Latina y el Caribe*. Editorial Nueva Sociedad, Caracas.

Christinat, Jean-Louis

1989 *Des parrains pour la vie. Parenté rituelle dans une communauté des Andes péruviennes*. Editions de l'Institut d'Ethnologie, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Neuchâtel-Paris.

Delord, Amandine

2008 *Une anthropologie du « don en adoption »: les mères de sang en Colombie*, Master 2 Recherche Anthropologie, Université Paris III, La Nouvelle Sorbonne, IHEAL, Paris.

Drouilleau, Félicie

2009 Exode et domesticité à Bogotá. *Travail, genre et sociétés*, 22, Novembre: 75-96.

Duarte, Iris

1993 (1989) Las trabajadoras domésticas dominicanas. E. Chaney y M. Garcia Castro (comps.) *Muchacha, cachifa, criada, empleada, empregadinha y... más nada. Trabajadoras del hogar en América Latina y el Caribe*, Editorial Nueva Sociedad, Caracas: 177-194.

Fonseca, Claudia

2000 La circulation des enfants pauvres au Brésil: Une pratique locale dans un monde globalisé. *Anthropologie et Sociétés*, 24 (3): 53-73

Fonseca, Claudia

1985 Valeur marchande, amour maternel et survie: aspects de la circulation des enfants dans un bidonville brésilien. *Annales*, 40 (5): 991-1022.

Garcia Castro, Mary; Quintero, Bertha y Gladys Jimeno

1981 *Empleo doméstico, sector informal, migración y movilidad ocupacional en áreas urbanas en Colombia*, Proyecto PNUD-OIT COL/72/027 Migraciones Laborales, Bogotá.

Leinaweaver B, Jessaca

2008 *The Circulation of Children. Kinship, Adoption and Morality in Andean Peru*, Duke University Press, Durham-London.

Leinaweaver B, Jessaca

2007 On Moving Children: the Social Implications of Andean Child Circulation. *American Ethnologist*, 34(1), February: 163-180.

Léon, Magdalena

1993 (1989) Trabajo doméstico y servicio doméstico en Colombia. E. Chaney y M. Garcia Castro *Muchacha, cachifa, criada, empleada, empregadinha y... más nada. Trabajadoras del hogar en América Latina y el Caribe*, Editorial Nueva Sociedad, Caracas: 281-302.

León Magdalena

1987 Colombia : trabajo doméstico y servicio doméstico. M. Schuler (comp.) *Poder y derecho. Estrategias de las mujeres del tercer mundo*, OEF International, Washington: 333-346.

Mártinez Gómez, Ciro Leonardo

2006 *Las migraciones internas en Colombia. Análisis territorial y demográfico según los censos de 1973 y 1993*. Universidad Externado de Colombia, Bogotá.

Meertens, Donny; Viveros, Mara y Luz Gabriela Arango

2008 Discriminación étnico-racial, desplazamiento y género en los procesos identitarios de la población "negra" en sectores populares de Bogotá. M. Zabala Argüelles (comp.) *Pobreza, exclusión social y discriminación étnico-racial en América Latina y el Caribe*, Siglo del Hombre Editores y Clacso, Bogotá: 181-214.

Meertens, Donny

2001 Populations déplacées en Colombie et insertion urbaine. *Annales de la recherche urbaine*, 91, Décembre: 118-127.

Meertens, Donny

2000 *Ensayos sobre tierra, violencia y género*. Universidad Nacional de Colombia, Bogotá.

Meertens, Donny

1999 Desplazamiento forzado y género : trayectorias y estrategias de reconstrucción vital. F. Cubides y C. Domínguez (comps.) *Desplazados, migraciones internas y reestructuraciones territoriales*, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá: 406-455.

Osorio Pérez, Flor Edilma

2003 Migraciones internas y recomposición territorial. *Ambiente y Desarrollo*, 12: 29-51.

Posso, Jeanny

2008 Mecanismos de discriminación étnico-racial, clase social y género: la inserción laboral de mujeres negras en el servicio doméstico de Cali. M. Zabala Argüelles (comps.) *Pobreza, exclusión social y discriminación étnico-racial en América Latina y el Caribe*, Siglo del Hombre Editores y Clacso, Bogotá: 215-240.

Quintero, Bertha

1981 Condiciones de vida y de trabajo de las empleadas domésticas en Bogotá. M. Garcia Castro, B. Quintero, G. Jimeno *Empleo doméstico, sector informal, migración y movilidad ocupacional en áreas urbanas en Colombia*, Proyecto PNUD-OIT COL/72/027 Migraciones Laborales, Bogotá: 2-84.

Rollins, Judith

1990 Entre femmes. Les domestiques et leur patronne. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84: 63-77.

Romero, Mary

1992 *Maid in the U.S.A.* Routledge, New-York/London.

Rubbo Ana y Michael Taussig

1981 El servicio doméstico en el suroeste de Colombia. *América Indígena*, XLI (1), Enero-Marzo.

Vidal, Dominique

2007 *Les bonnes de Rio, Emploi domestique et société démocratique au Brésil*. Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.

Walmsley, Emily

2008 Raised by Another Mother: Informal Fostering and Kinship Ambiguities in Northwest Ecuador. *Journal of Latin American and Caribbean Anthropology*, 13(1): 168-195.

Weber, Florence

2005 *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*. Editions aux lieux d'être, Paris.

Young, Grace Esther

1987 The Myth of Being « Like a Daughter ». *Latin American Perspectives*, Issue 54, 14(3), Summer: 365-380.